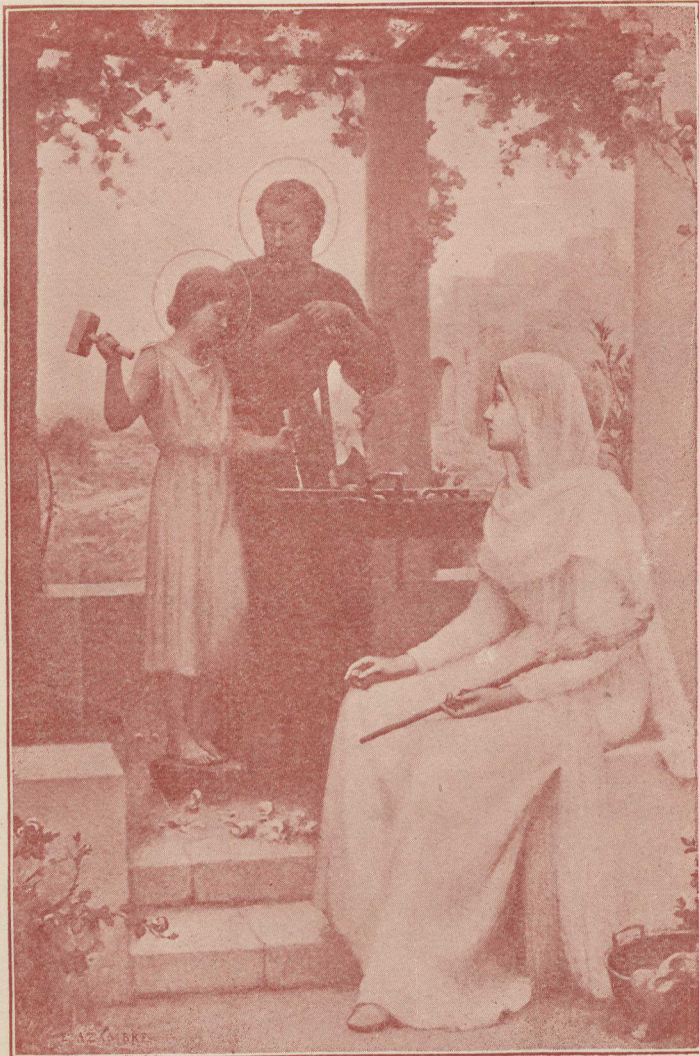


**PAGES
MANQUANTES**



(E. Acambre)

LA SAINTE FAMILLE

Le Rosaire

Revue mensuelle

Publiée par les Pères Dominicains

VOL. XIV

ANNÉE 1908



Couvent de Notre-Dame du Rosaire
Saint Hyacinthe.

Le Rosaire

Revue mensuelle

Publiée par les Pères Dominicains

IMPRIMATUR :

+

A. X.

Epus, Sancti Hyacinthi.

ANNEE 1803



Convent de Notre-Dame du Rosaire
Saint Hyacinthe

LE ZÈLE



La plu à Jésus-Christ de commencer de se manifester au monde par deux actes de zèle. A l'âge de douze ans, retrouvé dans le temple par sa mère désolée qui le cherchait depuis trois jours, il répondit aux reproches de celle-ci : " Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? " — Au début de son ministère, il monta à Jérusalem, et, trouvant dans le temple les vendeurs et les changeurs qui en profanaient la sainteté par un trafic illégal, " il fit un fouet avec des cordes et les chassa " de l'enceinte sacrée. Et l'on se ressouvint alors, en voyant son indignation, qu'il était écrit : " Le zèle de ta maison me dévore ".

Le Maître, qui, par sa parole et par ses exemples, enseigne toute vérité, a laissé dans ces deux traits de son activité divine une complète leçon de zèle. Par sa calme réponse, il en pose la loi et en donne comme la formule ; par son geste indigné et efficace, il en montre la conséquence ultime. Beaucoup, parmi ses disciples, ignorent cette austère leçon. Le plus grand nombre même de ceux qui la connaissent, auraient besoin de se l'entendre quelquefois répéter. N'est-ce pas actuellement un temps où l'on peut dire que les chrétiens sont menacés de perdre, ou à tout le moins tentés d'oublier, la notion du zèle, et que ce premier attribut du tempérament religieux fait le plus souvent défaut, même chez ceux qui se réclament le plus bruyamment de Jésus-Christ ? Bienheureux ceux qui, l'ayant méditée et bien comprise, n'en seraient pas scandalisés !

Les intérêts de Dieu sont la première occupation de l'homme religieux ; la tâche de celui-ci est de s'attacher à les

découvrir et à les bien entendre, de s'y dévouer sans réserve, de les promouvoir et de les défendre. Ces intérêts sont multiples, et Dieu a voulu que, pour une part au moins, ils dépendissent de l'homme, ou, en d'autres termes, l'homme, pour son plus grand honneur, a été associé de telle manière à l'œuvre divine, que cette œuvre ne se peut faire qu'avec son concours. Il y a au ciel la gloire de Dieu à accroître, — celle que le langage théologique appelle "accidentelle", — et cette gloire reçoit un nouvel accroissement par toute bonne pensée, par toute bonne parole ou action, par chaque douleur endurée avec patience, par chaque injure supportée avec douceur, par tout bon désir, demeurât-il sans effet. Il y a, au purgatoire, la justice de Dieu à satisfaire, et sa miséricorde laisse subsister entre les morts et les vivants une telle communion, qu'il devient possible à ceux-ci de hâter par leurs œuvres expiatoires le moment où brillera aux yeux des trépassés l'aube du jour éternel. Il y a, enfin, sur la terre, l'action de Dieu à favoriser, à seconder, à rendre efficace et durable ; il y a la vérité divine à connaître, à répandre ; la loi divine à accomplir ; la grâce divine à demander, à chercher et à conserver ; il y a la vie éternelle à commencer.

Tous ces intérêts sont invisibles, parce que dans leur fin et quelquefois même dans les moyens qui les assurent, ils sont au-delà de la nature. Et ce qui en est accessible à nos sens ou à notre esprit, comme l'Eglise, ses sacrements et sa doctrine, n'est après tout qu'un instrument au service de l'invisible. Ils regardent la plus grande et la plus immuable de toutes les réalités, "la substance des choses qui n'apparaissent pas" et que nous appelons "les biens éternels", quoique trop souvent, pour nous, leur transcendance même les rende irréels, et qu'il nous devienne très facile de les perdre de vue. Il faut donc, pour en saisir la réalité, une foi vive, et pour y rester attaché, une charité toujours agissante.



Ce sont ces deux vertus, formant le fond d'une vie intérieure surnaturelle intense, que présuppose le zèle, puisqu'il n'est lui-même, en quelque manière, que la manifestation de cette vie. Il est bien évident que pour s'engager avec quelque

ardeur dans une œuvre surnaturelle, il faut avoir acquis d'abord, et jeté profondément en soi, la conviction des choses éternelles, et avoir fait son choix entre le royaume des cieux et celui de la terre ; il faut entretenir sur Dieu, dans son âme, les plus hautes pensées, s'être pénétré de sa puissance et de sa sainteté, jusqu'à faire de lui dans son propre cœur un objet de louange, d'adoration, de complaisance, jusqu'à se sentir péniblement affecté et soulevé d'indignation devant tous ce qui va contre son honneur et sa gloire. Si c'est alors seulement qu'un homme est vraiment religieux, ce n'est qu'alors aussi qu'il ressent le véritable zèle, — celui qui est autre chose qu'un verbiage hypocrite et une outreucidante imposition du moi. Ce zèle, c'est la sincère et loyale adhésion aux volontés divines, un dévouement égal et désintéressé aux affaires de Dieu, loyauté et dévouement qui peuvent se développer en un ardent enthousiasme, comme il a paru dans les saints, et s'élever même jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, comme dans les apôtres et les martyrs. Dans tous les problèmes de la vie pratique et spéculative, il s'attache toujours à trouver la solution qui fera tourner à la gloire de Dieu les efforts de l'activité humaine, qu'il dirige d'après la parole de Jésus-Christ : " Je me dois d'abord aux intérêts de mon Père ". Garanti de tout excès par la lumière de la foi et l'onction de la charité, il devient, pour la vie même dont il est un produit et une manifestation, un instrument de progrès par la constante assimilation qu'il opère de tous les éléments divins cachés dans les choses. Attribut primordial du caractère religieux, il en reste encore, comme expression de vie, le plus bel et la plus attachant aspect, lorsqu'il a porté ce caractère à son plus haut point de perfection.

Que tout cela soit en complet désaccord avec les vues d'un très grand nombre de chrétiens, qui ne savent de leur foi que les termes, sans avoir jamais pénétré jusqu'aux réalités qu'ils expriment ; que la conduite de ceux-là mêmes qui dans leur cœur ne contredisent pas à ces vérités, soit en opposition avec cette manière simplement surnaturelle d'envisager les intérêts divins, c'est ce dont on ne saurait disconvenir.

Il faut, selon eux, modérer l'enthousiasme religieux ; réprimer ces empresses et cette sollicitude qu'apporte au service de Dieu une foi suivie à la lettre ; atténuer au moins dans la pratique ce que cette vieille foi a de contraire aux nouvelles façons de penser ; partager, en d'autres termes, cette largeur d'idées et cette politesse toute mondaine qui font fermer les yeux sur l'erreur et le vice, et refoulent au fond de la conscience l'indignation que provoquent la haine de Dieu et le mépris de sa loi. Ils disent qu'il n'est pas prudent de se déclarer en faveur d'une idée, d'une opinion, d'une attitude franchement chrétienne, parce que ce serait trop s'engager ; mais ils prétendent, d'ailleurs, retenir quand même tous les avantages et tous les privilèges que confère, dans une société chrétienne, la profession de christianisme, et si, par aventure, et pour de trop justes raisons, on les leur refusait, ils les réclameraient avec grand bruit. Ces étranges chrétiens sont, en somme, de ceux que Tertullien représente, d'une façon assez piquante, à la vérité, comme perchés sur cette muraille qui sépare Satan de Dieu, partageant habilement, au gré de leurs intérêts et de leurs ambitions, leurs services entre ces deux maîtres, ménageant l'un et l'autre, et servant Dieu de manière à ne pas trop offenser le diable.

C'est cette ridicule position que le zèle n'admet pas ; il est, tout au contraire, de sa nature de combattre cette coupable tendance à tout minimiser, et toujours, en matière de croyance et de conduite. Et c'est pourquoi il devient odieux au monde, qui le trouvant sans cesse en opposition avec sa doctrine et ses mœurs à lui, le traite — suprême injure ! d'intolérance.

Les vrais chrétiens, que " dévore le zèle de la cause de Dieu ", reçoivent cette prétendue injure comme une louange, puisqu'elle n'est, au fond, que la reconnaissance de leur ferme et loyale adhésion aux principes surnaturels de la foi. Ils ne se laissent abattre ni par les persécutions, ni par le mépris dont on paye leurs efforts, mais continuent avec courage leur tâche divine. Ils accueillent avec sympathie tous les amis de Dieu, et respectent en tous la liberté bien entendue de la conscience. Quant à ceux qui, à un titre ou à un autre, se rangent parmi les ennemis de Dieu, ou qui font tant de façons pour accepter la vérité intégrale, le devoir chrétien n'oblige pas à tolérer leurs erreurs et leurs fautes, encore moins à les approuver. Le devoir est de rendre un

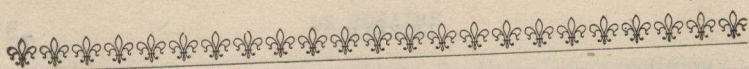
bon témoignage à la vérité, non seulement au fond de sa conscience, mais encore à la face des hommes, avec loyauté, avec hardiesse, avec le saint enthousiasme des enfants de Dieu. Il est certain que la gloire de Dieu doit être procurée, en quelque mystérieuse manière, par le refus même de la vérité et par l'opposition haineuse que lui font les incroyants ; et ceux qui croient fermement, et d'une foi inaltérable, ne craignent pas de dire avec saint Paul : " Nous sommes pour Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, parmi ceux qui sont sauvés et parmi ceux qui périssent : aux uns, une odeur de mort donnant la mort, aux autres, une odeur de vie donnant la vie ",

* * *

Résignons-nous donc à paraître intolérants en étant logiques, c'est-à-dire, en parlant et en agissant d'après les directions de la foi et les inspirations de la charité. Ne rougissons jamais de la vérité et de la vertu. Ne craignons pas d'être à charge au monde en étant loyaux envers Dieu, et partageons avec les apôtres et les martyrs la gloire de rendre témoignage à Jésus-Christ, " comme lui-même a rendu un bon témoignage devant Pilate ; " ne redoutons pas plus que lui les dilettantes qui ne s'enquièrent de la vérité que pour s'en moquer, et se contentent, dans leur hypocrisie, de se laver les mains des crimes qu'ils ont laissé commettre.

fr. M.-DOMINIQUE.





Glose

—
*Dans la paix, sur-le-champ,
je dormirai et me reposerai....*

PS. IV, v. 9.

Je vous aime si peu, je vous aime si mal,
Que j'ose à peine dire, ô Dieu, que je vous aime ;
Je redoute un mensonge en mon aveu lui-même,
Si je pense aux dénis de mon cœur inégal :

Je le sens tout de feu quand votre Esprit l'enflamme,
Et je m'assure en vous qu'il ne réserve rien.
L'instant d'après, captif des charmes d'un faux bien,
Je ne lui vois plus rien qui ne mérite un blâme.

Ni pire, ni, meilleur par la diversité
Où, feuille au vent mauvais je tournoie et m'agite,
Je repose en l'espoir qu'autour de vous gravite
Mon immuable amour durant l'éternité.

H. MARIENLOB.



LE PRÊTRE ET LES JEUNES GENS I



QUAND on recherche sérieusement les causes qui ont contribué à l'amointrissement de la génération présente, on constate qu'une de celles qui ont été le plus cruellement efficace, c'est l'absence totale de direction dans laquelle les jeunes gens vivent depuis plus d'un siècle. " Ce qui a le plus manqué à cette génération délaissée, c'est moins l'assistance de l'esprit que le secours de l'âme, c'est moins le maître que le prêtre, c'est moins l'homme que l'homme de Dieu ".

Ils sont rares aujourd'hui les jeunes gens qui s'avisent de voir dans le prêtre un indispensable et providentiel agent de formation morale, et qui, par conséquent, loin de le considérer comme un étranger, cherchent à entrer dans son intimité et à devenir ses amis. Le prêtre ne manque-t-il pas parfois aux jeunes gens ? " Dans l'état actuel de nos mœurs, il n'existe pas pour le jeune homme, il n'existe pas spécialement pour lui, il ne vit pas avec lui dans un commerce intime ; d'autres devoirs, d'autres charges l'absorbent et l'empêchent de se vouer pleinement à la culture de son âme. Le prêtre est à la paroisse ou à la cure, à ses catéchismes ou à ses confessions ; il est retiré derrière les hautes murailles qui le clôturent ; il en est aux mille soucis du ministère ; il va partout où sa vocation l'appelle ; mais il n'est point le compagnon du jeune homme. Il est pour lui comme s'il n'était pas ".

Certains prêtres zélés ont résolument abordé ce ministère si fécond, entraînés par d'heureuses circonstances, ou

(1) Extrait du volume du R. P. A. Vuillermet, O. P. " *Soyez des Hommes* ". Ce volume, qui fait suite à " *La Mission de la Jeunesse Contemporaine* " du même auteur, est actuellement sous presse et paraîtra, en février 1908. Format in-12 d. plus de 350 pages. Nous sommes persuadé que nos nombreux lecteurs réserveront à ce nouveau volume, si actuel, l'accueil qu'ils ont fait au précédent. Bientôt paraîtra également la troisième édition de la " *Mission de la Jeunesse Contemporaine* ".

impérieusement poussés par l'attrait d'une vocation spéciale et bénie de Dieu ; mais combien sont-ils ? Et croit-on, de bonne foi, qu'un seul homme puisse s'occuper sérieusement de cinq cents jeunes gens ? On ne fait pas de la haute éducation morale par masse, comme on instruit une compagnie de soldats : c'est une œuvre essentiellement restreinte, qui vise les individualités, et non les groupes. Nous avons, dans notre siècle, tellement opprimé et méconnu les individualités, que ce qui touche à leur formation et à leur gouvernement est à peu près lettre close pour la plupart des dirigeants. On ne rêve que des corps organisés, disciplinés ; on songe à façonner des soldats, on oublie les chefs. Le soldat vaut par le nombre, mais le chef vaut par lui-même ; si l'on en veut, il faut les former individuellement. ¹

Et cependant, parmi nos jeunes gens qui ont su résister à la décadence des mœurs, qui ont gardé leur âme fière et indomptable, alors que tant d'autres de leurs amis tombaient à leurs côtés, victimes des passions ou du respect humain, ne le doivent-ils pas, et à leur éducation première, et surtout à la Providence qui a mis sur leur chemin quelque homme de Dieu, dont ils ont subi la grave et religieuse influence ?

La peur du prêtre, voilà ce que l'on remarque, hélas ! chez beaucoup de jeunes gens, dès qu'ils arrivent à cet âge redoutable où s'oriente et se fixe leur vie. Durant leur première jeunesse, ils allaient volontiers au prêtre, comme la fleur, au matin, se tourne vers le soleil pour en recevoir les caresses. Puis, peu à peu, cette intimité a cessé. On redoute, semble-t-il, de trouver en lui, non plus un ami, mais un juge sévère. C'est à l'heure où ils auraient le plus besoin de ses conseils, de son dévouement, de sa tendresse, qu'ils s'éloignent. Je voudrais montrer à mes lecteurs tout le profit qu'ils peuvent tirer du prêtre pour leur formation morale.

Que d'objections ne formule-t-on pas contre la direction ! La plus grave, — je ne parle pas des absurdités ni des calomnies de nos adversaires, — est celle-ci : Loin

(1) P. Didon : *Les Universités Catholiques*.

d'être utile à notre formation morale, la direction est plutôt une entrave, puisqu'elle fait de nous *des passifs*. Le prêtre, dont nous acceptons l'autorité, disent les jeunes gens, ne nous imposera-t-il pas ses manières de voir sur tout, même sur ce qui ne relève pas du domaine de la conscience ? Au lieu de développer en nous ce que Dieu y a mis, ne voudra-t-il pas, comme un bon ouvrier, nous façonner sur un modèle unique, qu'il croit être le meilleur pour tous ?

Est-il bien vrai que la direction fasse de vous des passifs, qu'elle soit une main mise du prêtre sur la jeunesse, pour l'empêcher de penser, de vouloir et d'agir ?

Que les méthodes de certains directeurs, forts rares heureusement, puissent conduire à ce résultat, c'est un fait. Portés à voir tout en noir, par suite des désillusions de la vie, par tempérament ou par éducation, ils croient aisément que tout est mauvais dans la nature humaine. Les jeunes gens surtout leur sont suspects. Leurs mouvements si spontanés, leur exubérance de vie les effrayent et leur font craindre les pires catastrophes. N'ont-ils pas vu sombrer un grand nombre d'âmes, chez qui ils avaient constaté les mêmes symptômes ? A les entendre, Dieu, pour bien faire, aurait dû supprimer cette période de la vie qui s'appelle la Jeunesse. Dans leurs conversations, où il n'est question que de précipices, d'écueils à éviter, le mot *réprimer* revient sans cesse sur leurs lèvres. Ils signalent des dangers là même où le jeune homme n'en aurait peut-être jamais découvert. Leur idéal, c'est la préservation, l'unique préservation.

Pour arriver à ce résultat, qui certes est déjà très beau, mais qui après tout n'est que négatif, ils dépensent toutes leurs forces. On les voit à temps et à contre temps user de leur autorité. Ils substituent d'emblée leur personnalité très accusée, à celle à peine ébauchée de leurs dirigés. Ils croient leur faire un grand bien et leur éviter nombre de maux, en les dispensant de marcher tout seuls, en prévoyant tout pour eux, en leur traçant toutes les voies, en déterminant chacun de leurs pas.

A force d'entendre dire qu'il n'y a en lui rien de bon, le dirigé se le persuade peu à peu. Et alors, dans l'œuvre de sa formation, au lieu de tabler sur son propre fond, qu'il sait mauvais et dont on lui a recommandé de se défier, il n'a d'autre souci que de s'appuyer uniquement sur son directeur. Il se laisse conduire, ne voyant que l'autorité

qui le guide et à laquelle il s'attache éperdûment. Il croirait commettre un crime à esquisser le moindre geste personnel, le moindre vouloir indépendant.

Qu'advient-il de ce jeune homme, quand, par suite des circonstances, il échappera à la main de fer de son conducteur, et sera obligé de vivre seul dans un milieu où les épreuves morales et les tentations foisonnent ? Habitué à une discipline extérieure, le jour où les barrières protectrices qui le retenaient dans le droit chemin tomberont, d'instinct il cherchera encore l'appui qui le soutenait, et, ne le trouvant plus, il se laissera aller aussi passivement au mal, qu'il allait hier passivement au bien. C'est un être domestiqué, qui a sa place toute marquée dans le troupeau de ceux qui se laissent mener. Peut-être même, et cela arrive trop souvent, hélas ! en voyant se démanteler les fortifications, qui étaient pour lui une prison plus qu'une sauvegarde, éprouvera-t-il ce sentiment qu'il peut jouir sans limite de cette liberté si parcimonieusement mesurée jusque là, et que le moment est enfin venu de goûter de savourer ce fruit si longtemps défendu et si ardemment convoité. La déroute sera d'autant plus terrible que la compression a été plus grande.

Est-ce à dire que je blâme tout usage d'autorité dans la direction ? Ce serait folie et méconnaissance absolue de la nature humaine. Le directeur a toujours le droit de commander dans les questions qui intéressent la conscience. Il peut même y avoir parfois pour lui une obligation rigoureuse d'imposer son autorité. A certaines heures de crise morale violente, alors que les clartés directrices du devoir se voilent et que l'entraînement des passions est terrible, il est nécessaire de ramener par un vigoureux coup d'autorité le dirigé dans le chemin du devoir, de lui interdire d'une façon absolue telle occasion, d'imposer tel remède en présence de telle habitude mauvaise. L'autorité sera nécessaire aussi, vis-à-vis des sujets indolents, que l'idéal n'émeut et n'entraîne pas, et qui, sans une direction énergique, s'en iraient à la dérive. Ce que je blâme, c'est la méthode de l'autorité absolue et de l'obéissance passive, appliquée automatiquement, à la façon d'une recette unique et infaillible, à tous et toujours ; c'est la substitution tyrannique de la personnalité du directeur à celle du dirigé ; c'est l'opinion, érigée en dogme intangible, que la préservation est l'unique objet de la direction.

La vraie direction est celle qui a pour but de faire des hommes capables, dans une certaine mesure, de se suffire à eux-mêmes, qui ne cherchent pas continuellement sur qui s'appuyer, et ne sont pas toujours en quête de conseils ; des âmes vivantes et agissantes, dont le bien sorte de leur intérieur, dont les vertus soient le fruit de l'effort personnel.

Pour cela, dès le jour où l'âme sous le souffle de la liberté s'ouvre à la vie consciente, le directeur devra découvrir les goûts et les penchants naturels de son dirigé ; démêler ce qu'il y a de bon et de mauvais en lui ; s'emparer des germes du caractère pour les développer ; utiliser tout ce qu'il y a d'énergies latentes, de bonnes dispositions, de spontanéité. Qu'il fasse appel à ce qu'il y a de grand dans l'âme, à ces vertus humaines que le monde tient en si haute estime, et qui, lorsqu'elles sont dirigées vers une vie plus élevée, rendent un être si merveilleusement beau et puissant : la fierté, l'ardeur la générosité, l'enthousiasme. La vie surnaturelle ne contrecarre pas notre vie naturelle, elle la perfectionne, l'entraîne vers des sommets qu'elle n'aurait jamais pu atteindre. " Bien loin que la vertu éteigne ou émousse la sensibilité, son second privilège est de frapper au cœur et d'y ouvrir la source des affections ". Ce que le Père Lacordaire a dit de la sensibilité, ne peut-on pas l'affirmer de tout ce qu'il y a de bien en nous ?

Que de forces vives on laisse souvent inutilisées dans certaines âmes, sous le misérable prétexte qu'il peut être dangereux de s'en servir ! Que de qualités merveilleuses on rejette volontairement dans l'ombre, parce qu'elles pourraient dévier, ou parce qu'elles seraient un obstacle à la réalisation du petit idéal bourgeois qu'on se fait de la vie ! Que répondront au souverain Juge ces éducateurs, lorsqu'il leur demandera un compte rigoureux de leurs devoirs vis-à-vis de ces âmes qu'il leur avait confiées, et en qui il avait libéralement déposé d'innombrables trésors ? Rendre simplement à Dieu les talents reçus ne suffit pas. Ce qu'il exige, pour être placé un jour au rang des fidèles serviteurs, c'est de faire fructifier le dépôt. La crainte des voleurs n'a pas suffi à excuser le serviteur de l'Évangile ; la peur souvent chimérique d'un mauvais usage ne justifiera pas les directeurs.

Jeunes gens, voilà ce que le directeur à qui vous vous confiez fera de vous. Loïn de vous modeler sur sa propre image, il n'aura d'autre but que de développer en vous

votre personnalité. Loin de vous accaparer pour jouir de vous, son objectif constant sera de vous apprendre à avoir chaque jour moins besoin de lui. Il sera heureux, lorsque vous pourrez lui dire en toute vérité : " Je puis, grâce à vous, me passer de vous. Il me suffit du Dieu que vous m'avez appris à trouver ".

(à suivre)

FR. A. VUILLERMET,
des frères prêcheurs.



LES CATACOMBES AU MOYEN AGE ET APRÈS

(suite)

APRÈS BOSIO



ES travaux de Bosio sur les Catacombes les signalèrent à l'attention, à la surveillance et aux soins de l'autorité ecclésiastique. Elle en prit possession ; elle fit défense d'y pénétrer sous peine d'excommunication ; elle constitua un bureau d'administration et de direction pour les familles et pour les reliques. Est-ce à dire que tous ces directeurs eurent assez de compétence et de discernement ? Hélas ! non. Toutes ces commissions ont eu deux grands torts : celui d'être ignorants en archéologie, et celui de ne s'occuper que d'extraire du sol de prétendus restes de martyrs. On négligea absolument les monuments des Catacombes, tandis que des fossoyeurs cherchaient à coups de pioche des ossements sacrés, sous la direction d'un prélat dépourvu de connaissances archéologiques. Cela dura pendant deux siècles. Sur des indices faux, on attribuait le titre de martyr à de simples et bons défunts, et quand on ne trouvait pas leurs noms écrits sur les tombes, on les rebaptisait : *Candidus*, *Pius* ; cela fait, on les distribuait un peu partout comme des reliques de martyrs.

BOLDETTI

Vint alors le chanoine Boldetti, en 1720. C'était un simple abbé qui passait son temps à copier des inscriptions dont plusieurs originaux sont détruits maintenant. Boldetti

qui était chanoine de Sainte Marie *in Trastevere*, y avait fait transporter les marbres d'un grand nombre d'inscriptions des Catacombes. De son vivant, ils furent bien conservés, mais après sa mort on s'en servit pour paver l'église et pour remplir les vides et les interstices des murs. De nos jours, en retournant les pierres du pavé on retrouve les inscriptions.

Après Boldetti, il y eut Mgr. *Bottari*, et cela nous conduit au XIX^e siècle, époque de renaissance pour les fouilles dans les Catacombes. Le chanoine *Settele*, le Père Marchi, et puis Mr. de Rossi, voilà les noms les plus connus de cette renaissance de l'archéologie chrétienne.

LES ARCHÉOLOGISTES DU XIXIÈME SIÈCLE

LE PÈRE MARCHI

Des archéologues célèbres du XIX^e siècle, le premier en date, c'est un jésuite, le P. Marchi. Il avait été chargé par Grégoire XVI de la fonction de gardien des Catacombes. Cette nomination d'un savant à l'administration des Catacombes marquait un progrès sérieux dans les études d'archéologie. Auparavant, les Catacombes étaient sous la surveillance éloignée du Cardinal Vicaire, et sous la direction d'un prélat qui présidait à l'extraction des reliques. La promotion du P. Marchi au poste d'administrateur des Catacombes fut le signal d'une évolution, active et prudente, à la fois, dans les recherches aux Catacombes. Le savant jésuite y étudia surtout la forme particulière de l'architecture, et il publia, en 1845, un volume où il démontrait, contre l'opinion courante, qu'elles étaient bien l'œuvre des chrétiens, pendant les quatre premiers siècles, et qu'elles ne sont pas du tout des carrières. Il prouvait sa thèse en comparant les formes opposées d'architecture qui caractérisent carrières et Catacombes.

Le P. Marchi, dans ses explorations de Rome Souterraine, se servit des Itinéraires de pèlerins, que ses prédécesseurs n'avaient pas utilisés ni connus. Bosio lui-même n'en avait connu qu'un seul et le moindre, celui de Guillaume de Malmesbury. Heureusement pour la science, M. de

Rossi put signaler au P. Marchi les autres itinéraires, et celui-ci ne manqua point de s'en servir pour organiser la topographie des Catacombes. Cependant, le P. Marchi ne travaillait pas lui-même aux fouilles ; il avait des préjugés regrettables, et, par exemple, il allait confondre le cimetière de S. Calixte avec celui de S. Sébastien ; pour tout cela, les résultats de ses travaux ne furent pas très considérables.

LE CORPS DE S. HYACINTHE

Il fit pourtant une découverte magnifique. C'était en 1842, sur la *via Salaria Vetus*, au cimetière de S. Hermès. Là, le P. Marchi découvrit le corps de S. Hyacinthe, dans son sarcophage, avec l'inscription authentique bien conservée : *Tertio idus septembris, depositus Hyacinthus martyr*. Tous les ossements étaient là. C'était une découverte à nulle autre pareille jusque-là. Le compagnon de *Hyacinthus*, c'est-à-dire *Protus*, avait jadis été transporté à l'église de S. Jean des Florentins, près du Tibre, église nationale des Florentins, et l'on croyait bien y posséder aussi le corps de S. Hyacinthe ; mais non, ce dernier, déposé un peu plus vers la surface du sol avait été oublié. Maintenant c'est à la Propagande que l'on conserve le corps de *Sanctus Hyacinthus*, ainsi que la belle inscription de son tombeau. La voici, en partie : *Hic Proti tumulus jacet atque Hyacinthi*.

Après cette découverte glorieuse, le P. Marchi déjà vieux et fatigué, ne poursuivit plus ses explorations. Il en laissa l'héritage à M. de Rossi ; et pour lui il s'absorba dans la rédaction de ses notes d'archéologie, et dans la pensée de la mort.

M. DE ROSSI

M. de Rossi avait signalé au P. Marchi la grande étendue des Catacombes, mais le vieux jésuite lui avait laissé le soin et la gloire de nouvelles explorations. Jean-Baptiste de Rossi, (1822-1894), s'y voua entièrement. Il commença par obtenir une audience du Pape, pour lui représenter vivement l'abandon dont souffraient encore les Catacombes, et il lui soumit un projet pour organiser des

fouilles plus actives, et pour en régler l'administration dans l'intérêt de la science et de la religion. Pie IX qui avait un vif amour pour les reliques des saints martyrs, approuva le projet de M. de Rossi, et dès 1851, sous la direction de ce dernier, les fouilles recommencèrent. On y procéda d'une façon scientifique sans se laisser guider par la seule recherche de reliques. On se proposait surtout de retrouver et de conserver en place les restes d'architecture, de peinture, d'épigraphie des Catacombes.

Pour l'exhumation des corps, l'on suivait des règles prudentes ; on n'y procédait qu'après en avoir fait la reconnaissance. Inscriptions, sarcophages, objets divers de culte et de souvenir, tout fut respectueusement laissé au même endroit. On se garda bien de rien transporter dans les musées, dans les églises, comme il arrivait autrefois. Ce sont les Catacombes elles-mêmes qui tinrent lieu de musée. C'est ainsi que Mr. de Rossi recommença, aux frais du Souverain Pontife, l'exploration et la description des Catacombes, avec les anciens Itinéraires pour guides.

LE CIMETIÈRE DES PAPES

Ce fut en 1852 qu'il fit faire les premières excavations, dans le cimetière de S. Calixte, à cet endroit précis où les papes avaient été déposés lorsque fut fermé, au III^{ème} siècle, le cimetière du Vatican. Tout le monde avait, jusque-là, confondu le cimetière de S. Calixte avec celui de S. Sébastien. M. de Rossi ne fut pas de l'avis de tout le monde. Dès 1849, en se promenant dans la campagne romaine, il avait remarqué, encastré dans la muraille d'une maison, un fragment de marbre, avec ces syllabes : *Nelius-tyr-ep.*

Ce fut soudain la lumière dans son esprit ; tout de suite il compléta les syllabes tronquées, et il lut : *S. Cornelius, martyr, episcopus.* C'était l'inscription du pape S. Corneille qu'il venait de rencontrer ainsi mutilée. Il n'en douta jamais plus ; et quand, en 1852, précisément à cet endroit, ses fouilles lui révélèrent la chapelle, le tombeau et l'inscription partielle de S. Corneille, ainsi que plusieurs autres inscriptions du III^{ème} siècle, tout Rome fut convaincu. C'était bien le tombeau du pape S. Corneille, martyrisé en juin 255, et dont le corps repose sous le maître-autel de

l'église de *Sainte Marie in Trastevere*. Mais les actes des martyrs ne nous apprennent-ils pas que S. Corneille fut enseveli dans l'arénaire du cimetière de Calixte ? Donc c'était bien ici l'endroit du cimetière de Calixte.

Plus tard, en 1854, on retrouva la crypte où avaient été réunis les autres papes, dans une même chapelle. On y releva l'inscription du martyr S. Sixte II, mort en 258, sous Valérien, et dont S. Laurent avait été le diacre ; S. Sixte était un Grec d'Athènes.

En déblayant toujours la crypte de ses décombres, on vit apparaître les noms de plusieurs papes, de S. Anthère, de S. Fabien, de S. Lucius, de S. Eutyhianus. Tous ces papes avaient donc eu leur tombeau ici même ; Sainte Cécile, par conséquent, ne devait pas être loin ; les actes, les itinéraires la disaient tous enterrée près des papes. On alla plus loin ; on déterrait des *graphites*, des acclamations de pèlerins, des figures symboliques ; puis vint l'image de S. Urbain, enfin celle de Sainte Cécile, († 177).

Après la crypte de Sainte Cécile, on découvrit en 1856, la chapelle S. Eusèbe, pape de 309 à 311, et qui était Grec des Calabres. L'inscription composée par S. Damase pour S. Eusèbe fut aussi retrouvée, de même que la copie que le pape Vigile en avait fait faire. En voici quelques mots : *Damasus Episcopus fecit, Eusebio Episcopo et martyri. Pertulit exilium Domino sub iudice laetus*. S. Eusèbe partit pour l'exil, heureux d'y vivre et d'y mourir en défense de la doctrine de Jésus-Christ.

M. de Rossi aboutissait donc aux plus merveilleux résultats, en utilisant les vieux itinéraires. En se dirigeant d'après la description qu'ils donnent des *graphites*, des lucernaires, des escaliers, il en vint, en 1863, à traverser la *via Appia*, afin d'explorer le cimetière de Prétextat.

(à suivre)

ABBÉ ALEXANDRE ARCHAMBAULT.



VARIÉTÉS

LA BSE ZDISLAVA DE BERKARÈS

Le Tiers-Ordre de S. Dominique compte une protectrice de plus au ciel. Le 27 août dernier, la S. Congrégation des Rites a approuvé le culte rendu de temps immémorial à la Bse Zdislava, tertiaire bohémienne, qui jouit en sa patrie de la plus grande vénération ; et le 28 août suivant, Sa Sainteté le Pape Pie X a daigné confirmer la sentence. Par le fait même, en vertu de la béatification équipollente, la Bse Zdislava est légitimement inscrite au nombre des Bienheureux.

La nouvelle sainte naquit à Giabelone, en Bohême, de l'illustre famille des barons de Berkarès, au commencement du treizième siècle. Elle fut, dans ces chrétientés de l'orient de l'Europe, qui donnèrent tant de saints à l'Eglise et en particulier à l'ordre naissant de S. Dominique, contemporaine de S. Hyacinthe, du B. Ceslas, de la Bse Marguerite de Hongrie et de " la chère sainte " Elizabeth.

Ses parents l'élèverent avec d'autant plus de soin, qu'ils observèrent en elle, dès son bas âge, les marques certaines de la haute sainteté à laquelle la grâce devait un jour l'élever : à peine pouvait-elle marcher, qu'elle recherchait déjà la solitude, pour s'y entretenir avec Dieu, dans les appartements les plus retirés du château paternel, ou dans les églises. Le besoin de cette douce et intime familiarité avec Dieu prit sur son cœur d'enfant un tel empire, et si exclusif, qu'un jour, à l'âge de sept ans, elle s'enfuit du logis pour chercher, dans quelque désert le lieu

inconnu où elle pût garder toujours, en le cachant à tous les regards, le bonheur de posséder Dieu. C'est la même sublime inspiration qui poussera plus tard à la même charmante erreur une sainte Catherine de Sienne et une sainte Thérèse. Ramenée à ses parents, elle apprit qu'aux yeux de Dieu une humble soumission vaut mieux mille fois que les plus belles initiatives, et que la perfection de son amour devait se manifester par une parfaite dépendance de ceux que Dieu avait revêtus du caractère de sa puissance pour la conduire. Elle n'oublia jamais la leçon donnée dans une pareille circonstance, et c'est par cette humilité et cet esprit de dépendance qu'elle parvint en effet au sommet de la perfection.

Il lui en coûta plus d'un sacrifice, d'être aussi entièrement abandonnée à la volonté d'autrui. La plus lourde épreuve pour son âme, attirée chaque jour davantage vers une vie cachée, fut de constater encore, dès l'âge de seize ans, comme elle l'avait fait déjà, que Dieu inspire beaucoup de grands desseins dont il ne donne pas l'accomplissement. Son père l'avertit alors qu'elle se disposât à recevoir le seigneur Albert, un des premiers gentilshommes du royaume, qu'il lui destinait pour mari.

Cette nouvelle, qui renversait tous ses plus chers projets, fut pour la jeune fille un coup de foudre ; néanmoins, toujours égale à elle-même et fidèle à la volonté divine, elle se soumit doucement au joug du mariage.

Elle trouva, dans ce nouvel état, la voie de la sainteté, et un époux assez chrétien pour ne pas s'opposer à ce qu'elle y marchât. Rejetant tout ce qui pouvait être ou paraître, dans sa vie, une attache au monde, dont elle s'était depuis longtemps séparée dans son cœur, la sainte princesse n'eut d'attention et de soin que pour les pratiques d'une piété qu'elle savait rendre aussi profitable au prochain qu'agréable à Dieu. Son temps était partagé entre ses nombreux devoirs, la prière, et les œuvres de miséricorde. Elle employait une partie du jour à prier Dieu, et la nuit, lorsque le sommeil de son mari lui permettait d'échapper à la surveillance de celui-ci, elle se glissait doucement hors de son lit, et, à genoux, prolongeait pendant des heures ses ferventes oraisons. Quand l'absence du prince la laissait tout à fait libre, elle prenait de sanglantes disciplines ; lui présent, elle cachait ses mortifications, et se contentait du jeûne et de cilice. Ennemie de l'oisiveté, elle donnait ses loisirs

aux pauvres, aux malades, aux prisonniers ; pour les pauvres, non contente de leur distribuer de fortes aumônes, elle faisait des vêtements de ses propres mains ; elle pensait elle-même, dans les hôpitaux, les plaies des malades, et aux prisonniers qu'elle visitait elle savait adresser les paroles qui consolent et relèvent. Elle aimait encore à recevoir dans sa maison les voyageurs, auxquels elle lavait elle-même les pieds, les leur baisant ensuite avec respect.

Entre tous les religieux, la princesse Zdislava aimait particulièrement les Frères-Prêcheurs. Leur Ordre naissant avait été implanté dans la Bohême, dès l'année 1222, par le Bienheureux Ceslas, qui fut le grand apôtre de ce royaume. Ce frère de S. Hyacinthe fonda à Prague un couvent qui compta bientôt plus de cent-vingt religieux, et un monastère où plus tard, en 1260, la reine Marguerite, veuve de Henri, roi des Romains, vint prendre l'habit. Zdislava honorait elle-même tellement les religieux de ce saint Ordre, qu'elle les considérait tous en particulier avec la même joie et le même respect que si elle eût vu un saint du Paradis. Elle les voulut avoir dans sa ville, et fonda et fit bâtir pour eux un couvent sous le vocable de saint Laurent. Admirable effet de son zèle ! elle eut voulu travailler elle-même à cette construction. Sa qualité ne le lui permettant pas, elle se servait de l'obscurité de la nuit pour cacher son zèle et son humilité : pendant que ses gens étaient retirés, elle portait du bois, et quelquefois de grosses pierres, sur ses épaules. Elle eut toujours pour les Frères, qu'elle aimait comme ses enfants, des attentions et une sollicitude de mère ; elle confectionnait elle-même leurs vêtements, pourvoyait à leur entretien, et partageait entre eux et les pauvres tout ce qu'elle pouvait obtenir de son mari.

Le prince consentit à ce que sa jeune femme revêtît l'habit du Tiers-Ordre, et qu'elle portât toujours cette livrée de la pénitence. Le jour de sa vestition fut pour la sainte princesse le commencement d'une vie plus sainte encore et plus mortifiée. Les austérités déjà si grandes de la règle ne lui suffirent pas ; souvent, la nuit, elle se roule sur les épines ; elle oblige souvent une femme de chambre, sa confidente, à lui déchirer la chair avec des poignées de ronces et d'orties. Ces pratiques lui sont inspirées par la méditation continuelle des souffrances de Jésus-Christ ; c'est là son bouquet de myrrhe, qu'elle porte sans cesse sur son cœur. Elle s'applique parfois si fortement à ces pensées,

qu'elle en est ravie en retase, et que ses yeux projettent des rayons de lumière.

Lorsqu'enfin Dieu lui révéla le jour de sa mort, c'est avec une sainte joie qu'elle en avertit son mari et les Frères, et fit elle-même ouvrir d'avance son tombeau dans l'église de saint Laurent, demandant qu'on le bénît en sa présence. Elle mourut doucement, les lèvres collées aux plaies de Jésus-Christ, parmi les colloques ineffables qu'elle avait avec ce doux Sauveur. C'était en 1252.

Tout le monde pleura cette sainte femme ; les religieux la regrettaient comme leur sœur, ses vassaux comme leur dame, et les pauvres comme leur mère. Le prince, son époux, ne voulait accepter aucune consolation ; sa bienheureuse femme, pour le résoudre à accepter la volonté de Dieu, lui apparut toute brillante de gloire, et pour lui donner l'assurance du bonheur dont elle jouissait, lui laissa dans les mains, en se retirant, un morceau de l'étoffe magnifique qui la couvrait.

Dieu glorifia le tombeau et illustra la mémoire de sa bienheureuse servante. Portés au tombeau de la sainte, des malades furent guéris en grand nombre, et deux morts ressuscitèrent. Aussi toute la Bohême connaît-elle et vénère-t-elle celle qu'on y appelle la Sainte. C'est ce culte que l'Eglise vient d'approuver, en mettant sur ses autels la Bienheureuse Zdislava de Berkarès.

Les *Analecta* de l'Ordre nous apprennent qu'en 1908, à l'occasion du jubilé sacerdotal du Saint Père le Pape Pie X, le Vénérable François de Capillas, premier martyr de l'Eglise Catholique en Chine, sera vraisemblablement placé sur les autels ; qu'on s'occupe activement de la béatification des Vénérables Osanna de Montenegro, Agnès du Saint-Esprit, et de l'introduction de la cause de la servante de Dieu Anna de Monteagudo. En même temps, selon toute probabilité, sera aussi introduite, devant la S. Congrégation des Rites, la grande cause des quinze cents martyrs Tonkinois, en tête desquels figurent les VV. Évêques José Diaz Santurgo et Melchior Sampredo.

LA FUITE EN ÉGYPTE

(*Fantaisie littéraire*)

.... Au matin, quand Joseph ouvrit la porte de l'étable, Balthazar était couché sur le seuil, bien éveillé et la mine joyeuse.

Tout le jour il se tint en sentinelle à l'entrée de l'étable. A la tombée de la nuit, il aperçut des figures louches rôdant çà et là, blêmes pharisiens au nez crochu, qui interrogeaient les bonnes gens. L'un d'eux s'arrêta tout près de Balthazar. Le nègre montra ses dents blanches, avec un grognement de dogue. Le pharisien s'enfonça lestement dans l'ombre.

Une ronde de police passa. On entendait, sur le chemin de Jérusalem, le pas rythmé des soldats romains. Le mage noir revint à la Sainte Famille et ses gestes d'effroi, sa prière ardente révélèrent à Marie le péril qui menaçait son fils. Balthazar attacha le bât au dos de l'âne, y fit asseoir la jeune mère tenant en ses bras l'Enfant endormi. A minuit, l'humble cortège se mit en route. Le nègre menait l'âne par la bride. Joseph suivait, portant les hardes, appuyé sur son bâton.

Comme ils entraient dans la campagne, une clameur aiguë, mêlée de sanglots, de cris d'enfants, de supplications, sortit de toutes les maisons de Bethléem. Le massacre ordonné par Hérode commençait.

Balthazar précipita sa marche. Aux premières lueurs de l'aube, il s'abritait en un étroit vallon, parmi les rochers. Et, jusqu'au soir, il berça Jésus avec une complainte de nourrice chantée à voix basse, la chanson de sa pauvre terre natale. Une nuée d'oiseaux vint se poser sur les buissons d'alentour, les ailes frémissantes, et quand la voix de l'homme s'arrêtait, ils reprenaient le refrain et chantaient de tout leur cœur.

Les exilés repartirent au crépuscule. L'étoile brillait toujours au ciel et leur montrait la voie.

Par d'affreuses solitudes où ne paraissait aucun être vivant, ils atteignirent, au milieu de la troisième nuit, la région de la mer Morte. Du haut d'une falaise, ils virent se balancer, lentes et lourdes, les vagues du lac maudit.

Et bientôt, du fond des eaux noires, surgit une vision merveilleuse et terrible. D'immenses éclairs rasaient les ondes, jetaient sur la mer une nappe sanglante, tandis que de l'abîme une ville hérissée de tours, une ville toute flamboyante, dont les remparts semblaient de fer rouge, où les palais et les temples, rompus par la foudre, s'éroulaient au creux d'une insondable fournaise. Des torrents de lave ruisselaient de toutes parts, inondaient les rues, tournaient autour des places peuplées de dieux infâmes, entraînaient silencieusement au gouffre de la mer tragique Sodome impénitente.

La vision dura jusqu'à l'aurore. Jésus souriant reposait sur les genoux de Balthazar.

Et, dès ce jour, à mesure que les voyageurs s'éloignaient de Jérusalem, la nature, émue, les saluait au passage. Mille prestiges amusaient le mage d'Afrique. Parfois aussi les choses humaines, disparues depuis des années sans nombre, se réveillaient au bord du sentier foulé par le pied de l'âne, les morts revenaient un instant de l'autre monde et les plus augustes figures du passé biblique soulevaient la pierre de leur sépulchre. Un charme de résurrection cheminait avec Jésus : sous les pas de la petite caravane s'épanouissaient des fleurs dont le parfum et la beauté enchantaient la mélancolie des plaines, la désolation des montagnes.

Près d'Hébron, la ville la plus vieillée de toute la terre, la famille séjourna dans la caverne où sont ensevelis Abraham, Isaac et Jacob, Sarah, Rebecca et Lia. Une nuit, Balthazar vit l'ombre du grand patriarche se pencher, avec une tendresse d'aïeul, sur le lit de feuillage où sommeillait le dernier-né de sa race.

Toujours guidés par l'étoile, les fugitifs parvinrent au Sinai et, parmi les roches formidables de la montagne sainte, dans l'incendie des éclairs, ils aperçurent un fantôme dont le front portait deux jets de lumière, tandis qu'éclairait sur les plateaux et dans les gorges le chant d'une foule humaine, le cri d'adoration d'un peuple invisible. Plus loin, dans la vallée aride du rocher frappé jadis par Moïse, jaillit de nouveau, pour les désaltérer, l'eau très pure.

D'étape en étape, après bien des mois, ils s'arrêtaient, un soir, en vue d'une mer d'améthyste, sur une plage sablonneuse que caressaient des flots paisibles. Tout à coup, au moment des plus épaisses ténèbres, une chevauchée de spectres vint s'abattre sur le rivage. Ils volaient d'un élan furieux, courbés sur leurs coursiers, vers l'Orient. Mais alors la mer se gonfla, monta telle qu'une muraille vivante et, sous l'éroulement des lames rugissantes, fut engloutie l'armée fantastique. Puis les flots apaisés rendirent leurs caresses à la plaine de sable où les exilés attendaient l'heure d'entrer en Egypte.

Déjà le mage pouvait s'entretenir avec ses amis en langage palestinien. Il soutenait les premiers pas de l'Enfant, cueillait pour lui aux arbres du désert les fruits les plus imprévus, pêchait dans l'eau glacée des torrents des poissons exquis, découvrait aux trous des rochers les rayons de miel, attirait d'un geste les biches et les chèvres sauvages dont le lait nourrissait ses hôtes.

Souvent, à l'ombre d'un bouquet d'oliviers, dans la paix de midi, ou, le soir, autour du feu allumé en pleine campagne, il leur contait les misères de sa vie, l'immortelle souffrance de son peuple, les massacres et les famines, les prodiges enfantins de ses sorciers et de ses prêtres, le deuil de son cœur chaque fois qu'il songeait au voyage de ses morts, au delà de la tombe, à travers une contrée farouche, privée de soleil et de fleurs. Alors une plainte douloureuse, toujours la même, tombait de ses lèvres :

— Si nous avions un Dieu pour nous aimer et nous consoler ! Nos dieux sont si faibles, si petits et si pauvres !

Il n'osait pas achever sa pensée, avouer son secret. Il rêvait de conduire la Sainte Famille jusqu'à ses frères noirs, plus loin que les steppes et les monts, les forêts ténébreuses, les fleuves et les lacs vastes comme la mer. Et là-bas, l'Enfant serait le roi, serait le Dieu, la consolation, l'espérance et l'amour !

L'étoile mystérieuse semblait la complice de Balthazar. Maintenant elle changeait de route et s'inclinait vers les profondeurs de l'Egypte.

Ils franchirent le Nil sur une barque gouvernée par des rameurs hiératiques, et le fleuve aux ondes d'émeraude fit fleurir autour d'eux un parterre flottant de bleus lotus...

....On arriva en vue des ruines de Thèbes. Le roi noir venait le premier, tenant son sceptre de roseau, puis, assis sur le " fils de l'ânesse ", entre Marie et Joseph, le jeune Rédempteur. Aux deux côtés de l'avenue royale, les six cents sphinx attendaient, revêtus de feuillages. Les dalles de la voie étaient jonchées de lotus, d'anémones. Une fourmilière d'enfants et d'adolescents, sveltes statuette d'ébène, sortit des temples, des palais effondrés, bondissant par-dessus les obélisques brisés ; ils élevaient des branches de palmier et, dans le tumulte désordonné des tambourins, criaient autour de Jésus un hosanna barbare. Le mage, ravi en béatitude, pleurait et riait.

La Sainte Famille campa sous un portique d'Ammon, le dieu à tête de bélier. Quand la nuit fut venue, les enfants allumèrent de grands feux dans les décombres de Thèbes. Peu à peu, un silence sacré descendit sur la ville, sur le fleuve et le désert. A minuit, Balthazar sentit trembler la terre. Il se redressa tout effaré. Sur le parvis d'Ammon, Jésus debout, seul, les bras en croix, le visage baigné d'une lumière divine, sa blonde chevelure couronnée d'une auréole de feu, contemplait avec amour la postérité noire d'Adam, les déshérités qui sommeillaient à ses pieds. Puis il se tourna vers le mage agenouillé et le bénit. Quand Balthazar releva la tête, l'Enfant avait disparu. Une pluie d'étoiles traçait au ciel un sillage étincelant, entraînée par l'étoile de Bethléem, qui, rebroussant chemin, tombait vers la Palestine.

Le roi nègre ceignit ses reins et, sur l'heure, s'enfonça dans les solitudes de la Thébaïde. Il retournait à son royaume de misère avec une allégresse religieuse, car il rapportait en son cœur le Dieu futur du genre humain.

ÉMILE GEBHART.



CHRONIQUE

LE Rme PÈRE FRUHWIRTH.

Le Révérendissime Père André Frühwirth, ex-Maitre général de l'Ordre de Saint Dominique et ex-Provincial d'Autriche, a été élevé récemment par Sa Sainteté Pie X à la dignité de Nonce Apostolique près de la Cour de Bavière. La Nonciature de Munich représente également le Saint Siège auprès du gouvernement prussien.

Le Père Frühwirth est Autrichien d'origine. Il naquit le 25 août 1845, à Sainte Anne-sur-l' Aigen, près de Fehring, en Styrie. Il prit l'habit dominicain au couvent de Gratz, dont il devint Sous-Prieur, en 1872, n'ayant encore que vingt-sept ans. Quatre ans plus tard, dans sa trente et unième année, il était élu Prieur du couvent de Vienne ; cette élection marquait assez la grande estime que l'on avait de l'élu dans sa Province, car le priorat de Vienne est un des plus importants de la Province d'Autriche, à cause des relations officielles que doit avoir son titulaire et des difficultés d'administration auxquelles la gestion du temporel est constamment exposée. En 1880, le Père Frühwirth était élu une première fois Prieur Provincial, et il se signala dans cette charge par de grandes qualités diplomatiques et administratives qui lui attirèrent la plus haute estime de la Nonciature et du Ministère. Il fut sur le point d'être nommé évêque de Gurk, après son Provincialat, et il faut voir dans la non-réussite de cette affaire une disposition de la Providence, qui destinait l'ex-Provincial d'Autriche au Généralat de l'Ordre. C'est en 1891, au chapitre général tenu à Lyon, que le Père fut appelé à cette charge, qu'il garda pendant douze ans, jusqu'en 1904. Depuis ce temps, le Saint Père chargea l'ex-Général de très-importantes missions en Autriche, et le nomma en outre consultant du Saint Office.

Le R^{me} Père Frühwirth s'en fait dans son pays le renom d'un homme très versé dans les sciences sociales et juridiques. De haut dignitaires ecclésiastiques et civils ont eu recours à ses lumières, et il fut très souvent consulté par les publicistes catholiques. Il a rendu à un grand nombre de maisons religieuses des services signalés, en les protégeant contre les rapacités du fisc ; et dans toutes ces justes revendications, il a apporté tant de tact et de respect des personnes, que ses adversaires mêmes n'ont pu se défendre de l'estimer. Tant et de si grandes qualités, ainsi que la haute estime dont il jouit déjà, devaient préparer au nouveau Nonce le plus confiant accueil de la part des grands et du peuple, en pays Allemand. Aussi n'a-t-on pas manqué de manifester hautement sa satisfaction.

C'est la première fois que la nonciature de Munich est confiée à un ecclésiastique allemand, et à un personnage qui n'est pas diplomate de carrière.

On sait qu'en Allemagne on s'est souvent plaint de ce que les titulaires et fonctionnaires de la nonciature de Munich ignoraient généralement la langue allemande. Or, l'allemand est la langue maternelle du nouveau Nonce, qui, en outre, parle couramment le français et l'italien.

L'*Osservatore Romano* recevait le 27 octobre, de Munich, ce télégramme :

“ C'est avec une très vive satisfaction qu'a été accueillie, dans cette capitale, la nouvelle que le Saint Père, donnant aux catholiques bavarois une nouvelle preuve de sa paternelle sollicitude, a daigné nommer le R^{me} P. André Frühwirth Nonce apostolique près de la Cour royale.

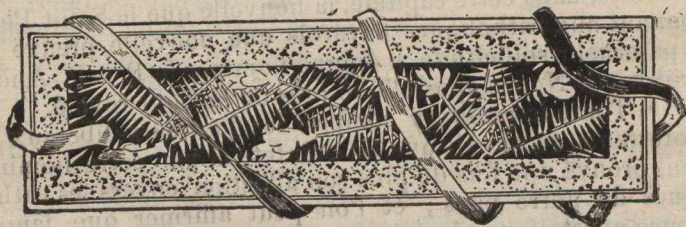
“ Toute la presse, y compris les journaux libéraux et protestants, reconnaît que Sa Sainteté a, par cette nomination, prouvé une fois de plus son affection envers les catholiques de notre pays ; et l'on peut affirmer que jamais Nonce apostolique n'a été salué avec tant de joie, et que la population entière se félicite du choix qu'a fait le Pape de cet illustre religieux qui, étant Autrichien, est doublement notre frère.

“ Les catholiques bavarois sont reconnaissants au Souverain Pontife de sa bonté ; la Cour, la haute société, le révérend évêque, les clercs réguliers et séculiers et tous les laïques accueilleront le nouveau Nonce avec une confiance

illimitée, et augurent de cet envoi une augmentation de force et de prospérité pour la foi ”.

A l'occasion de sa nomination à la Nonciature de Munich, le R^{me} Père Frühwirth a été élevé à la dignité archiépiscopale. Il a reçu la consécration, le 30 novembre dernier, dans l'église nationale germanique de l'*Anima*, à Rome, des mains de Son Eminence le Cardinal Merry del Val, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, qui était assisté dans cette fonction par NN. SS. Diomède Panici, archevêque de Laodicée et Secrétaire de la S. Congrégation des Rites, et Joseph Cecchini, des Frères-Prêcheurs, évêque d'Halicanasse et Ordinaire de l'archiprêture d'Altamura et Acquaviva delle Fonti.

“ *Le Rosaire* ” offre à celui qui fut notre Père ses très humbles hommages, et fait des vœux pour que la très importante mission confiée au nouvel archevêque d'Héraclée soit toute à l'avantage de l'Allemagne catholique, à la consolation du Souverain Pontife et à l'honneur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

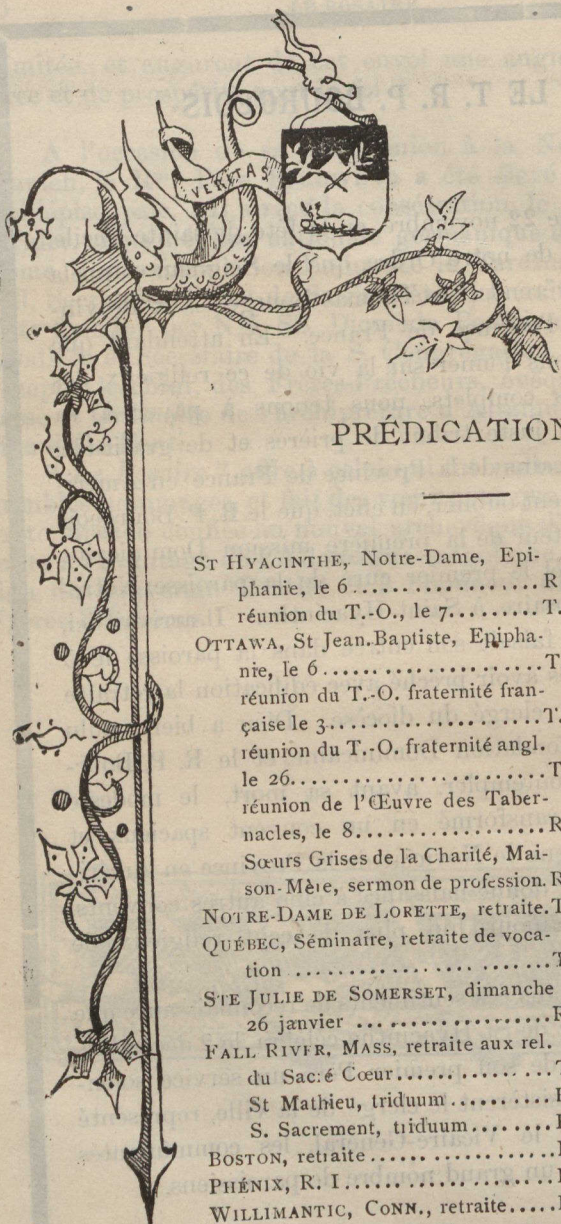


LE T. R. P. BOURGEOIS

C'est le 22 novembre, en la fête de sainte Cécile, Protectrice de notre Ordre, que le Seigneur rappela à lui le Révérend Père Thomas Bourgeois, ex-Provincial de la Province de France. En attendant que nous puissions donner sur la vie de ce religieux des détails plus complets, nous tenons à payer à sa mémoire un juste tribut de prières et de gratitude. Les Dominicains de la Province de France en Amérique ne peuvent oublier, en effet, que le R. P. Bourgeois fut le fondateur de la première mission Dominicaine au Canada, et le premier curé de la paroisse Notre-Dame du Rosaire, à Saint-Hyacinthe. Il arrivait ici, en 1873, et faisait son entrée dans la paroisse le 5 octobre, après avoir prêché avec édification la retraite pastorale au clergé du diocèse. Dieu a bien voulu bénir cette fondation Dominicaine, et le R. P. Bourgeois put contempler, avant sa mort, le modeste presbytère transformé en un couvent spacieux et régulier, devenu le Noviciat de la Province en Amérique, et ayant donné naissance à cinq autres couvents, qu'habitent aujourd'hui plus de cent religieux de l'Ordre.

Ce fut dans ces sentiments de reconnaissance que notre couvent de St Hyacinthe célébra, le 2 décembre, à la mémoire de son premier Père, un service solennel, auquel assistèrent le clergé de la ville, représenté par Monsieur le Vicaire-Général, les communautés religieuses, et un grand nombre de paroissiens.

R. I. P.



PRÉDICATIONS

- ST HYACINTHE, Notre-Dame, Epiphanie, le 6.....R. P. RONDOT.
réunion du T.-O., le 7.....T. R. P. CÔTÉ.
- OTTAWA, St Jean.Baptiste, Epiphanie, le 6.....T. R. P. GILL.
réunion du T.-O. fraternité française le 3.....T. R. P. LANGLAIS.
réunion du T.-O. fraternité angl. le 26.....T. R. P. LANGLAIS.
réunion de l'Œuvre des Tabernacles, le 8.....R. P. ALB. MARION.
Sœurs Grises de la Charité, Maison-Mère, sermon de profession.R. P. MIVILLE.
- NOTRE-DAME DE LORETTE, retraite.T. R. P. LANGLAIS.
- QUÉBEC, Séminaire, retraite de vocationT. R. P. HAGE.
- STE JULIE DE SOMERSET, dimanche 26 janvierR. P. GAUVREAU.
- FALL RIVER, MASS, retraite aux rel. du Sac:é Cœur.....T. R. P. GROLEAU.
St Mathieu, triduum.....R. P. FARLY.
S. Sacrement, triduum.....R. P. PERROTIN.
- BOSTON, retraite.....R. P. BROUSSEAU.
- PHÉNIX, R. I.....R. P. BEAUDÉ.
- WILLIMANTIC, CONN., retraite.....R. P. MARCHILDON.
- TAUNTON, MASS, missions portugaises.....R. P. PERCOT.